

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Bertrand et Raton, ou l'art de conspirer**

**Scribe, Eugène**

**Genève, 1834**

Scène III

[urn:nbn:de:bsz:31-90297](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90297)

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil qui m'a fait appeler, et j'attends.

GÆLHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles?

GÆLHER, *troublé.*

Lesquelles?... Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas!

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, monsieur, que feriez-vous?

GÆLHER, *perdant la tête.*

Moi!... Ecoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout à l'heure...

GÆLHER.

Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas, et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires... des gens qui devraient gouverner... que diable! dans ce cas-là on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis... c'est le seul... et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

## SCÈNE III.

CHRISTINE, GÆLHER, RANTZAU, *entrant par la porte du fond*, KOLLER.

GÆLHER, *courant à lui avec empressement.*

Ah! monsieur le comte, venez rassurer mademoiselle qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien, elle est toute émue, toute troublée.

RANTZAU, *froidement et le regardant.*

Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... en amant bien épris. (*Apercevant Koller.*) Ah! vous voilà, colonel?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GÆLHER, *vivement.*

Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, *froidement.*

On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GÆLHER, *vivement et avec approbation.*

Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU.

M. de Falkenskiöld, qui est pour l'énergie, voulait d'autres argumens; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GÆLHER, *de même.*

Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE *et* GÆLHER.

Et quel est-il?

RANTZAU, *froidement.*

De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GÆLHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parce qu'enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GÆLHER.

C'est ce que j'allais dire,

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, *s'asseyant.*

Oh ! mon Dieu, oui.

GÆLHER, *se rassurant.*

N'est-il pas vrai?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres.  
(*A Gælher.*) Ainsi qu'au vôtre, monsieur.

GÆLHER.

Eh bien ! par exemple !

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille ; je les en défie bien.

GÆLHER.

Et pourquoi cela ?

RANTZAU.

Parce que depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, *écoutant près de la fenêtre.*

Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GÆLHER.

J'en étais sûr ! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle, le ministre de la marine ?

RANTZAU, *froidement.*Nous ne l'avons pas vu. (*Avec ironie.*) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité ; dès qu'il y a émeute il est au lit, il est malade !GÆLHER, *avec intention.*

Et vous, vous vous portez bien ?

RANTZAU, *souriant.*

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que

ma santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GÆLHER.

Et qui donc ?

RANTZAU , *toujours assis et d'un air goguenard.*

Eh ! mais , par exemple , ceux qui espèrent hériter de moi.

GÆLHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU , *le regardant froidement.*

M. de Gælher , vous qui , en qualité de conseiller , avez fait votre droit , avez-vous lu l'article 302 du Code danois ?

GÆLHER.

Non , monsieur.

RANTZAU , *de même.*

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte ; il faut encore être apte à succéder.

GÆLHER.

Et à qui s'adresse cet axiome ?

RANTZAU , *de même.*

A ceux qui manquent d'aptitude.

GÆLHER.

Monsieur , vous le prenez bien haut !

RANTZAU , *se levant et sans changer de ton.*

Pardon !... Allez-vous demain au bal de la reine ?

GÆLHER , *avec colère.*

Monsieur !...

RANTZAU.

Dancez-vous avec elle ?... Les quadrilles sont-ils de votre composition ?

GÆLHER.

Je saurai ce que signifie ce persiflage !

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut!... Je descends ;  
je me mets à votre portée.

GÆLHER.

C'en est trop!

CHRISTINE, *près de la croisée.*

Taisez-vous donc ! je crois que cela recommence.

GÆLHER, *avec effroi et remontant le théâtre.*

Encore ! Est-ce que cela n'en finira pas?... c'est insupportable !

CHRISTINE.

Ah ! mon Dieu, tout est perdu!... Ah ! mon père!...

## SCENE IV.

KOLLER, *à l'extrémité du théâtre, à gauche* ; GÆLHER,  
CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU, *à l'extrémité, à droite.*

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous ! ces cris que l'on entend dans le lointain  
n'ont plus rien d'effrayant.

GÆLHER.

Je le disais bien!... cela ne pouvait pas durer !

CHRISTINE.

Tout est donc terminé ?

FALKENSKIELD.

Pas encore ! mais cela va mieux.

RANTZAU *et* KOLLER, *chacun à part, et d'un air fâché.*

Ah ! mon Dieu!...

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas  
attenté à la liberté de Burkenstaf, que lui-même, sans doute  
par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux